

Kazimierz Kupisz

CES „PAUVRES AVEUGLES D'AMOUR”...
(LES DIVERS SENS DU MOT 'PAUVRE' DANS L'*HEPTAMERON*)

Si l'on se rend compte que le mot 'pauvre' apparaît dans l'*Heptaméron*, selon un calcul approximatif, plus de 200 fois, on est peut-être tenté de considérer cette fréquence démesurée comme un signe de pauvreté du vocabulaire, qui se manifeste par une répétition excessive de termes dont on n'est pas capable de se dispenser. Si l'on procède cependant à un examen plus documenté, ce mot, semble-t-il, trop fréquent offre, en fonction de sa signification dans le contexte, des nuances qui peuvent constituer un objet, espérons-nous, plein de promesses d'une étude à part.

* * *

Déjà la 1^e nouvelle nous introduit dans les arcanes de la narration de Marguerite de Navarre et permet de saisir la logique interne qui unit le monde représenté des nouvelles et le cercle des devisants. Les voilà, assis sur „l'herbe verte, si noble et delicate qu'il ne leur falloit carreau ne tappis”¹, et Simontault de déclarer qu'il veut „se venger d'amour et de celle qui [lui] est si cruelle”, et „faire ung recueil de tous les mauvais tours que les femmes ont fait aux pauvres hommes” (I, 1, 11). On comprend son dessein et l'on perçoit pourquoi il traite les hommes de pauvres, c'est-à-dire, dans ce cas, dignes de pitié. Tout devient encore plus clair lorsqu'on l'entend soupirer qu'il ne demanderait „un autre bien en ce monde que de povoir commander à toute ceste compaignye” (Prologue, p. 10). Ces paroles qui ont fait rougir Parlamente font savoir qu'elle est celle qui l'a mal recompensé de ses longs services. Si les hommes inspirent la pitié, c'est que lui, Simontault, est malheureux en amour. Composant

¹ L'*Heptaméron*, par M. François, Editions Garnier Frères, Paris 1964, p. 10 (Prologue).

banal dans l'antithèse: pauvres hommes – femmes cruelles, l'épithète 'pauvre' se justifie par les épreuves personnelles du narrateur.

Le sens que celui-ci lui a donné au début se maintiendra dans son récit de la femme d'un procureur, qui „prend pour son profit” un évêque, et qui „non plus contente de luy que de son mary, trouva façon d'avoir pour son plaisir le filz du lieutenant general d'Alençon, qu'elle feit quelque temps après miserablement massacrer” (I, 1, 111 – Argument). Au fil de cette histoire, où l'adjectif 'pauvre' apparaît encore cinq fois, elle invite son jeune amant à venir chez elle environ dix heures du soir, ce que „le pauvre jeune homme” fit. L'emploi de l'épithète semble incompréhensible: on est encore au début de l'histoire, le fils du lieutenant général n'a aucun doute quant à la fidélité de sa maîtresse et aucune raison de se plaindre pour inspirer la pitié. Cette fois encore, le narrateur s'interpose entre le lecteur et la situation. Le narrateur connaît la fin tragique du jeune homme, aussi sa compassion est-elle motivée, d'autant plus que juste dans ce moment les malheurs du héros commencent: „A l'entrée de la porte trouva la chamberiere qui avoit accoustumé de le fere entrer”; „pensant que le mary fut venu, luy demanda comme le tout alloit”, et „la pauvre femme, aiant pitié de luy, le voiant tant beau, jeune et honneste homme, aymer si fort et estre si peu aymé, luy declaira la folye de sa maistresse, pensant que, quant il l'entendroit, cella le chastieroit d'aymer tant” (I, 1, 12). La chambrière serait-elle réellement pauvre? Vu sa place dans une riche maison, elle ne l'est sans doute pas. D'autre part, une information sur sa situation matérielle serait ici sans motivation. Le narrateur s'interpose de nouveau: la chambrière agissait pour le bien du jeune amoureux qui lui inspirait la pitié; ce qui devait le sauver, tourna en mal puisque l'amoureux déçu rompt avec sa dame, et celle-ci, nouvelle femme de Putiphar, fait tout pour le faire tuer. Le narrateur a de la compassion pour la „pauvre chamberiere” car elle s'est trouvée dans une situation propre à illustrer l'ironie éternelle du destin qui fait que nos meilleures intentions apportent souvent de mauvaises conséquences. On assistera ensuite à l'assassinat lorsque le meurtrier „vint donner tant de coups d'espée à ce pauvre jeune homme, qui quelque deffence qu'il peust faire, ne se peut garder qu'il ne tombast mort” (I, 1, 14). On nous parlera du „pauvre pere” que les serviteurs du malheureux amant ont informé du crime. „Le pauvre pere” se plaindra au duc et à la duchesse d'Alençon, à savoir Marguerite elle-même. Dans tous ces cas, la compassion du narrateur s'explique par les moments douloureux de la vie des protagonistes.

Une compassion émue du narrateur (= Dagoucin) accompagne tout le temps l'histoire d'un gentilhomme dont l'amour parfait, „par estre trop celée et meconnue, le mena à la mort, au grand regret de s'ameye” (I, 9, 49 – Argument). Lorsqu'il apprit que les parents de sa bien-aimée désiraient

qu'elle épousât un homme plus riche que lui, „le pauvre gentil homme print tel desplaisir [...], que peu à peu [...] et en peu de temps changea de telle sorte qu'il sembloit qu'il couvrist la beaulté de son visaige du masque de la mort, où d'heure en heure il alloyt joyeusement” (I, 9, 50). Lorsque la jeune fille, à laquelle il demande de l'embrasser avant la mort, „s'advencea sur le lict du pauvre malade”, et que „le pauvre languissant, le plus fortement qu'il peut, [...] embrassa la cause de sa mort”, au moment aussi où les serviteurs „eurent bien affaire à separer ceste union, mais à force osterent [la jeune fille] pire que morte [...] du pauvre corps „déjà sans vie” (I, 9, 52), au moment enfin où, au cimetièrre, „le triomphe des obseques furent les larmes, les pleurs et les crys de ceste pauvre damoiselle, qui d'autant plus se declaira après la mort, qu'elle s'estoit dissimulée durant la vie” (I, 9, 52), chaque fois ces longs développements introduits pour impressionner les auditeurs justifient du même coup l'épithète de compassion que même les répliques mordantes d'Hircan et de Saffredent n'ont pas réussi à réduire.

Dans l'histoire des parfaits amants qu'est la 19^e nouvelle, l'adjectif 'pauvre' apparaît au début au sens propre, ce qui n'arrive pas trop souvent dans l'*Heptaméron*. „Veu qu'il estoit pauvre – raconte Ennasuite – et tant gentil compaignon [...], il devoit chercher, pour l'amour que luy portoit son maistre, quelque femme riche”, car, „si le mariage se faisoit, ilz seroyent les plus pauvres miserables” (II, 19, 143). Ainsi „la pauvreté où il leur faudroit tous deux vivre” (II, 19, 144) allait les séparer. Au moment des adieux, „la pauvre Poline, qui tousjours luy avoit esté assez rigoureuse, congnoissant l'extremité de sa douleur [...], luy vat getter les bras au col”, et „la pitié du pauvre gentil homme servit à elle de juste excuse” (II, 19, 145), car auparavant elle dissimulait son affection. Lui, il devient moine de l'Observance et la chante „pauvrette, toute seulette”; quant à elle, elle dissimule le regret qu'elle avait de lui. Un jour, elle va à l'Observance à la messe et voit „son pauvre serviteur qui servait d'acolyte”. Elle est „si esmue et troublée” à sa vue que, pour cacher „la couleur qui luy venoit au visaige”, se mit à tousser. „Son pauvre serviteur qui entendoit mieulx ce son-là que celluy des cloches de son monastere, n'osa tourner sa teste, mais, en passant devant elle, ne peut garder ses oeilz qu'ilz ne prinssent le chemin que si longtemps ilz avoient tenu” (II, 19, 149). C'est à elle, à son tour, d'entrer au couvent. Chaque épisode de cette émouvante histoire détermine l'expression verbale de la compassion que suscite ce „commun progrès des amants vers un amour qui se fait tout spirituel et qui ne trouve son accomplissement qu'en Dieu”².

² N. Cazauran, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Seconde édition, S.E.D.E.S., Paris 1991, p. 163.

L'histoire du seigneur d'Avannes, amoureux d'une sage dame de Pampelune, mais qui se déguise en „pauvre pallefrenier” pour jouir des faveurs de „la plus belle et folle dame du pays” (III, 26, 212), démontrait, selon Saffredent qui la raconte, que „l'amour ne change point le cueur, mais le monstre tel qu'il est, fol aux folles, et saige aux saiges” (III, 25, 208). La sage dame, qui dissimulait d'abord son affection, „esperoit tousjours que, après avoir passé ses premiers jours en follies, il se retireroit et contraindroit d'aymer honnestement, et, par ce moien, seroit en tout à elle” (III, 26, 214). Le jeune seigneur (il a à peine dix-sept ans) se dit prêt à l'aimer vertueusement, mais il la supplie que, „pour seureté de ses parolles, elle le vouldist baiser” (III, 26, 215). D'abord elle refuse, puis obéit à son mari qui n'y voit rien d'inconvenant. C'est à cette occasion que le héros semble s'attirer la compassion du narrateur qui note à ce propos que „le feu que la parolle avoit commencé d'allumer au cueur du pauvre seigneur, commença à se augmenter par le baiser, tant par estre si fort requis que cruellement refuesé” (III, 26, 215). Il n'en mourra pas, certes, tandis que la sage dame „ne pouvant porter la guerre que l'amour et l'honneur faisoient en son cueur, laquelle toutesfois avoit deliberé de jamays ne monstrer, [...] tumba en une fievre continue” (III, 26, 217). Le mari, qui traite le seigneur d'Avannes comme son fils, le conduit „où estoit la pauvre mallade; laquelle tournant ses oeils languissans vers luy, le regarda [...], et, en le baisant et embrassant, fait ung merveilleux plainct” (III, 26, 218). Cette plainte, où il serait bien à propos de voir une annonce de la dernière lettre de Julie, et la dissimulation de la sage dame seront sévèrement jugées par Hircan et Saffredent. Celui-ci semble peut-être se contredire³: à l'encontre de son récit émouvant, il use de notre adjectif avec une modestie exemplaire (trois fois). Parlamente, dans la 10^e nouvelle (trente pages!), n'en abuse pas non plus, mais, à notre étonnement, Amadour, qui a tenté deux fois de violer Floride, est gratifié de cette épithète puisqu'il „delibera ne donner la gloire ne de sa mort ne de sa prinse à ses ennemys”. „Ainsy morut le pauvre Amadour, autant regretté que ses vertuz le meritoient” (I, 10, 82) – dira Parlamente nullement choquée de ses folies amoureuses. Le drame de celles qui en devaient souffrir („sa pauvre femme”, „la pauvre Avanturade” qui avait inspiré la pitié de Floride et de la narratrice, „la pauvre Floride” désabusée sur les intentions d'Amadour dont la lettre „fut à la pauvre dame le seul moyen de soustenir son ennuy” (I, 10, 69), a déjà fait faire trop de remarques pertinentes pour qu'on ait besoin de le continuer⁴.

³ Cf. *ibidem*, p. 86.

⁴ Cf. par exemple, L. Febvre, *Amour sacré, amour profane. Autour de l'Heptaméron*, Gallimard, Paris 1944, ou N. Cazauran, *op. cit.*

Dans la 12^e nouvelle, chaque épisode de l'histoire de Lorenzaccio doit exciter la pitié. „La pauvre duchesse, qui commençoit fort à l'aymer”, fait chercher le duc de Florence. „Vindrent les pauvres serviteurs du duc [...] [et] trouverent le pauvre corps [= sans vie, couvert de blessures et de sang, une loque ensanglantée], endormy, en son lict, du dormir sans fin”. On peut s'imaginer „quel deuil menerent ses pauvres serviteurs”. Quant à Lorenzaccio „qui n'avoit pas espargné le hazard de sa vie, pour la delivrer d'un si cruel prince”, „sa pauvre soeur” l'aima davantage (II, 12, 94).

Le 15^e nouvelle n'est pas, il est vrai, „tant à la louange des femmes”, comme Longarine le voudrait (II, 14, 116), mais puisqu'elle ouvre les perspectives dramatiques sur le destin d'une mal-mariée, son héroïne s'attire sa compassion. Jeune, belle et riche, négligée d'abord par son mari qui „estoit pauvre” (sens propre du mot), mais qui aimait une autre femme, elle parvient au moment où elle désire lui rendre la pareille. Elle ne sait pas encore dissimuler. „Ceste pauvre dame”, surprise pendant un rendez-vous avec son ami, „fut si transportée, qu'elle perdit sa raison, et, ne pouvant passer par le banc, saulta sur la table, et s'enfuit, comme si son mary, avec l'espée nue, l'eust poursuivye” (III, 15, 119). Son méfait est encore si innocent que la scène paraît presque comique, et la compassion de la narratrice semble mal à propos. Cette fuite, si peu motivée pour nous, illustre pourtant la situation sociale de la femme mariée à cette époque, et Longarine est pleinement consciente de la réalité qu'elle décrit. Elle en est si consciente qu'elle s'apitoie aussi sur „ceste pauvre femme [qui] eust bientost oblyé les menaces de son mary” puisqu'elle „envoya prier le gentil homme de la venir veoir la nuit” (II, 15, 120) – la narratrice est consciente que cette épouse négligée s'assagira, d'autant plus qu'elle „embellissoit” tous les jours. Une nouvelle surprise: le mari, maintenant „si tormenté de jalousie qu'il ne pouvoit dormir”, vient à la place de celui qu'elle attendait. Elle appelle ses serviteurs, s'évanouit, „ces pauvres femmes se leverent à ce cry, tant estonnées de veoir leur maistresse, comme morte, couchée par terre” (II, 15, 121). Un valet l'appelle chez son mari; elle embrassa ses femmes en pleurant et, convaincue qu'elle va à la mort, „se gecta entre les bras de ce pauvre serviteur” et puis „tumba ceste pauvre dame” aux pieds de son mari (II, 15, 121). Scènes dramatiques et déchirantes – Longarine les relate avec une compassion visible que la seule compréhension du commun destin de femmes laisse comprendre. On ne se trompe peut-être pas, si l'on justifie par une commune dépendance sociale les mêmes sentiments adressés aux domestiques. Ces 'pauvres' serviteurs et leur maîtresse constituent souvent le même camp dirigé contre le seigneur et maître tyrannique. Dans un autre conte, le président de Grenoble saura punir sa femme infidèle sans faire des menaces inutiles. Il fait semblant de s'abstenir de châtier la coupable et il dissimule adroitement l'adultère de celle-ci. „Je

suys venu icy en dangier de tuer ma pauvre femme, je n'ay rien trouvé de ce que tu m'as dit" – dit-il à son vieux serviteur. Mais cette „pauvre femme" (parce qu'on l'a injustement accusée, et elle en pourrait périr) ne vivra pas vingt-quatre heures après avoir mangé des herbes qu'il avait cueillies dans son jardin. Parlamente dira pourtant à Hircan pour s'opposer à cette compassion fausse et ironique: „si est-ce que ceste pauvre femme-là porta la peyne que plusieurs meritent" (IV, 36, 264). Elle n'ignore pas les infidélités de son mari, elle est loin d'excuser les femmes infidèles, mais elle plaint la misère morale et la déchéance de l'être humain. Telle semble aussi son attitude lorsque Bernage, ayant appris le cruel châtement d'une „damoysele d'Allemagne", s'émut de „la grande repentance de [cette] pauvre femme" et réussit à exciter la miséricorde du mari (IV, 32, 245).

Une compassion attristée entoure les infortunes de Rolandine, „ceste pauvre fille [qui] demeura longtemps sans estre mariée" (III, 21, 158) et qui se lia d'amitié avec un bâtard d'une bonne maison, mais que „la richesse avoit du tout delaissé" (III, 21, 159). L'histoire de ces parfaits amants est trop souvent traitée par la critique⁵ pour la relater en détails. Ce qui mérite notre attention, c'est que leurs infortunes entraînent aussi les ennuis de leurs serviteurs: de „la pauvre vielle, qui ayroit sa maistresse plus qu'elle-mesmes" (III, 21, 159) et qui inventa le moyen pour que „sa pauvre maistresse" puisse rencontrer son bien-aimé, et du vieux serviteur de celui-ci, qui, „obliant la craincte de la mort [...] entreprint de porter lectres à Rolandine" (III, 21, 166). On fit confesser au „pauvre homme la verité de ceste lettre" (qu'il a réussi à mettre en pièces), on l'a même jeté dans l'eau pour lui faire peur, mais il n'a rien révélé. Les tourments de ce serviteur loyal (ils occupent une page et demie du texte) prouvent qu'il mérite la compassion de la narratrice. C'est Parlamente aussi qui s'émeut de la tragédie de la tante de Rolandine qui avait épousé „au desceu de son frere, un gentil homme qu'il fait tuer" (IV, 40, 274 – Argument), lorsqu'il trouva „les deux pauvres aveuglez d'amour couchez ensemble". En vain „la pauvre damoiselle, tout en chemise", se jeta-t-elle à ses genoux pour sauver son mari (IV, 40, 276).

Ce sont les cas de l'amour malheureux qui sollicitent surtout la pitié ou la compassion des narrateurs et des devisants: – celui de „pauvre Elisor" si cruellement traité par la reine de Castille, mais dont la perte (il s'est fait cordelier) a fait de celle-ci „la plus pauvre et miserable dame du monde" (III, 24, 200); – celui d'un autre „pauvre gentil homme" que sa dame, „en le pensant experimenter, le desespera" (VII, 64, 385): il a pris l'habit gris de saint François, et ni „ceste pauvre epistre, à laquelle ne fait

⁵ Voir, par exemple, L. Febvre, *op. cit.*; N. Cazauran, *op. cit.*, ou S. de Reyff *Rolandine, ou „il n'y a pas d'amour heureux"*, R.H.R. 1990, n° 30, pp. 23–35.

nulle response" combien que jadis il l'eût couverte de baisers, ni la visite de la dame venue au couvent dans l'espoir que „la veue et la parolle aur[ont] plus de force que n'avoit eu l'escripture" (VII, 64, 386) n'ont pas réussi à affaiblir sa résolution, même si le coeur du „pauvre religieux s'amollissoit par l'abondance des lermes de s'amyé" (*ibidem*); – celui de Messire Jean Pierre, „pauvre gentil homme" qui poursuivit en vain sa dame, et celle-ci „advança sa mort, luy accordant ce que tousjours luy avoit refusé" (V, 50, 323). A signaler, à cette occasion, les répliques spirituelles que les devisants échangent au sujet des amoureux importuns et des dames cruelles: „celle qui refuse son pain au pauvre mourant de faim, est estimée le meurtrier", mais habituellement „les requestes" des hommes ne sont pas „si raisonnables que celles du pauvre demandant sa nécessité"; „la maladie" des mourants d'amour, dit Oisille, „ne tue que ceux qui doyyent mourir dans l'année" (V, 50, 325). Il arrive pourtant que les „requestes" des femmes ne sont pas plus raisonnables que celles des hommes. Pour avoir fait „oeillades et mynes" à un gentilhomme qui aimait une autre femme et qui „jamais n'avoit estudyé que à la vertu" (VII, 70, 401), la duchesse de Bourgogne sera traitée par la narratrice de „pauvre folle", mais sa folie amoureuse aura une tragique issue. „Le pauvre gentil homme" sera injustement accusé. „Combien qu'il eut bien voulu dissimuler son affection autant qu'il tenoit chere sa vie" (VII, 70, 407), il sera contraint de révéler son amour pour Madame de Vergier et, par conséquent, „le pauvre gentil homme" verra sa situation sans issue. Lui et la dame de Vergier qu'il aime inspireront toujours la pitié d'Oisille qui raconte leur histoire. Même le duc de Bourgogne „le pauvre seigneur, duquel la femme tournoit l'opinion comme il luy plaisoit" (VII, 70, 407), s'attire la compassion de la narratrice, car il était „très honneste et beau prince", d'autant plus que la duchesse lui fit une telle „importunée presse" que „le pauvre deceu mary" lui révéla le secret du gentilhomme. Les tirades de Madame de Vergier et de son amoureux font penser à Hélisenne de Crenne, et l'épithète 'pauvre' y apparaît bien à sa place lorsqu'elle s'apitoie sur elle-même ou bien dans les passages où la narratrice raconte sa mort. La compassion d'Oisille qui relatait ce drame lugubre égale l'émotion de Simontault lorsqu'il racontait l'histoire d'une „pauvre femme" qui, „pour saubver la vie de son mary, hasarda la sienne, et ne l'abandonna jusques à la mort" (VII, 67, 392 – Argument). Simontault, qui, cette fois, se propose de louer les vertus que Dieu a mises dans le coeur de femmes, ne manque aucune occasion pour exalter le sacrifice de son héroïne. Sur deux pages de son récit, l'expression „la pauvre femme" revient six fois, sans compter le moment où il parle des „pauvres gens" (à savoir elle et son mari) „se trouvant tous seulz en la compaignye des bestes sauvaiges et cruelles" (VII, 67, 393).

Evidemment la pitié ou la compassion que l'adjectif 'pauvre' exprime se colorent de nuances déterminées par le contexte. Le capitaine de galères, qui cherchait à gagner les faveurs d'une dame, lui „declaira [que], comme il estoit ung pauvre gentil homme [...], pour parvenir à richesse et honneur, [il] avoit oblyé sa conscience et avoit espousé une femme trop proche son alliée, pource qu'elle estoit riche, combien qu'elle fust layde et vielle et qu'il ne l'aymast point” (II, 13, 99). On a tout droit de supposer que ces relations des circonstances du mariage du capitaine ne sont qu'un mensonge ayant pour but d'inciter la dame à la pitié. Est-il réellement pauvre au sens propre du mot? Peut-être. Mais il veut passer pour tel aux yeux de la dame et il tient à jouer le rôle de mal-marié. Dans un poème qu'il lui envoie, il révèle les tourments de son „pauvre cueur” et il considère „la puissance pauvre” de son „parler” comme trop „debille et molle” pour louer ses vertus. Tout ce verbiage, où il évoque même la stérilité de son inspiration, fait l'impression d'un jeu où l'homme, pour parvenir à ses fins, „commence à l'honneur et à la vertu”. Cet „amour” n'a pas d'ailleurs de suites puisque le capitaine va bientôt périr dans une bataille contre les Turcs. Ce sont sans doute les circonstances de sa mort qui font que Parlamente en est visiblement touchée: elle l'appelle trois fois „le pauvre capitaine”, elle s'apitoie même sur un „pauvre estrangier” qui apporta la nouvelle de sa mort héroïque. Ce jeu de l'apparence et de la vérité⁶ ne semble pas intéresser les devisants. Leur attention s'est concentrée sur l'anneau offert par le capitaine à la dame et renvoyé par elle à la femme de celui-ci pour le réconcilier avec son épouse. „Le gentil homme estoit mort, personne n'en sçavoit rien” – constata vivement Nomerfide – et la dame „se fust bien passée de faire tant pleurer ceste pauvre vieille” (II, 13, 108). Elle-même, sous le prétexte de ne pas faire souffrir la délaissée, ne lui aurait pas rendu le diamant.

Le capitaine de galères s'attendrissait sur son mariage mal réussi, les amants de la Comtesse étrangère, retenus dans sa „garderobbe”, „pensant chascun avoir seul le bien où tous les autres avoyent part” (V, 49, 318), se présentent, pour la compromettre, devant elle „comme ses pauvres esclaves prisonniers”. Longarine „s'esbahyt [...] que ceste pauvre femme ne moroit de honte devant ses prisonniers” (V, 49, 323). C'est Ennasuite qui prendra en pitié „ceste pauvre dame”, car, quoi qu'elle ait fait, on ne saurait louer les hommes indiscrets. Dans la 66^e nouvelle que Marguerite écrivit après le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon „les nouveaulx mariez”, après les danses „avecq la bonne compaignye [...] se trouverent lassez; qui les fait retirer en leur chambre [...] où ilz s'endormirent, les portes et les fenestres fermées”. Les voici réveillés par les cris d'une

⁶ Cf. là-dessus N. Cazauban, *op. cit.*, pp. 124–126.

vieille chambrière qui les a pris pour une „damoiselle de leans” et son „prothonotaire”, et qui ne les ménage ni l’un, ni l’autre. Jeanne est appelée „meschante, villaine, infame”, lui, il est traité de „villain appostat, qui a pourchassé en ceste maison une telle honte, de mectre à mal ceste pauvre garse” (VII, 66, 390). Avouons que la jonction de ces deux mots, entendue après les injures précédentes, laisse les sentiments de la brave chambrière assez difficiles à déchiffrer (comisération? mépris?). Un épisode plus caractéristique de l’intervention du protagoniste se trouve encore dans la 23^e nouvelle. Un cordelier, profitant de scrupules d’un mari inquiet si „ung homme peche mortellement de coucher avecq sa femme pendant qu’elle est en couche” (III, 23, 187), s’appête à le précéder dans le lit de son épouse et l’incite, lorsqu’il s’y rendra, à „ne faire plus veiller la pauvre commere” (III, 23, 188). Toute une gamme de malice se cache dans cette compassion hypocrite lorsqu’on sait que le „beau pere” a organisé l’ordre des entrées et que le mari naïf ne se doute de rien. A signaler que l’adjectif ‘pauvre’ n’apparaît dans cette nouvelle qu’à cette occasion.

En général, les devisants ont beaucoup de compassion pour les infortunes amoureuses des hommes, même les femmes, d’autant plus que la vanité masculine va jusqu’à ne pas admettre qu’une femme puisse ne pas répondre à la galanterie du mâle. Dans la 4^e nouvelle, Ennasuite relate un cas infortuné de Bonnavet concernant Marguerite elle-même. Vu la haute position de l’héroïne et le caractère de la narratrice que l’on connaît méfiante envers les hommes⁷, le récit semble ne pas offrir de quoi s’apitoyer sur l’infortune du séducteur déjoué. Au contraire, Hircan le trouve „si despourveu de cueur” qu’il ne mérite pas qu’on parle de lui. Cependant, c’est Longarine qui intervient à sa faveur: „Et que eust faict ce pauvre gentil homme, veu qu’il avoit deux femmes contre luy”? (I, 4, 34). Quelles que soient les manifestations du désir masculin, les femmes, dans le monde de l'*Heptaméron*, approuvent ceux qui osent et souvent, à l’encontre de ce qu’elles disent, pardonnent leur brutalité. Bonnavet ne reste-t-il pas, aux yeux de la dame d’honneur de Marguerite, „le plus beau et le plus honneste gentil homme qu[elle ait] veu en [sa] vie”? (I, 4, 32). Le point de vue de Longarine est compréhensible, et sa compassion pour le „follastre” Bonnavet, comme le dirait Montaigne, n’a rien en soi qui puisse étonner. Pour Simontault, un noble italien, à qui le même Bonnavet a arraché son secret pour prendre sa place auprès de sa dame, est „le pauvre gentil homme” qui se laisse tromper et qui pour autant inspire la compassion. Chose curieuse, aucune note de dédain ou d’amusement ne se mêle à cette

⁷ Cf. M.-M. de La Garanderie, *Le dialogue des romanciers – une nouvelle lecture de l’Heptaméron*, Archives des Lettres Modernes, Paris 1977 ou R. Aulotte, *Sur les devisants de l’Heptaméron*, „Cahiers de l’U.E.R. Froissart” 1978, n^o 3.

compassion quoique ce „gentil homme italien, bien saige et honneste”, se montre infiniment naïf, crédule et surtout indiscret. C'est à cause de son indiscrétion qu'il se laisse tromper et qu'il se rend ridicule. Tolérant envers le gentilhomme italien, enchanté encore plus par les „finesses” de Bonnivet, le narrateur laisse libre cours à son mépris⁸ pour la dame italienne, „la pauvre sotté” qui non seulement s'est laissée abuser, mais qui s'est encore laissée tant gagner par les qualités secrètes de son séducteur „qu'elle eust bien voulu qu'il y fust demoré plus longuement” (II, 14, 113); elle ne soupçonne même pas que „l'amityé de Bonnivet dure” „comme la beaulté des fleurs des champs”. Cette femme, semble-t-il, a eu pourtant ses raisons: si elle s'est laissée si vite convaincre par les douces paroles, c'est qu'elle a été d'abord convaincue par le plaisir. Employé deux fois, dans cette nouvelle, l'adjectif 'pauvre', outre sa double signification émotionnelle, permet aussi de pénétrer l'état véritable des relations entre les deux sexes dans la société de l'*Heptaméron*. Pour Simontault, l'histoire de la dame italienne a un sens plus général: elle montre qu'„il y a femmes qui font bien semblant d'estre chastes envers quelques ungs, ou pour quelque temps; mais la fin les monstre telles qu'elles sont” (II, 13, 109). Si elles sont hypocrites, c'est qu'elles sont d'abord incapables de résister à leur sensualité. Et Simontault ne se prive pas du plaisir malicieux de souligner ce trait chez la dame italienne.

Etant donné que „la nature des femmes et des hommes est de soy incline à tout vice” (IV, 34, 254), Hircan reprendra ce sujet pour démontrer la fragilité d'une femme de bien. Une jeune veuve, pour punir son fils, se substitua à la chambrière qu'il désirait, mais elle céda elle-même à la passion. Pour Hircan, qui montre toujours beaucoup de ferveur pour prêcher aux femmes (non sans une arrière pensée sans doute) la force invincible de la nature, cette histoire sert d'avertissement à toutes celles „qui cuydent par leurs forces et vertu vaincre amour et nature avec toutes les puissances que Dieu y a mises” (III, 30, 233). „Ainsy ceste pauvre dame tourna sa gloire à la contraincte qu'elle donnoit à son corps” (III, 30, 230). Et puisque son fils épousa sans le savoir leur propre fille, „la pauvre dame en son extresme penitence, ne les voyoit jamais faire bonne chere, qu'elle ne se retirast pour pleurer” (III, 30, 233). Cet exemple de la faiblesse de notre nature doit, comme dit Oisille, faire „baisser la teste soubz la craincte de Dieu, voyant que, pour cuyder bien faire, tant de mal est advenu” (III, 30, 233).

Mais la fragilité d'une femme de bien peut se révéler dans les circonstances moins désolantes. Une dame de Pampelune, „la plus chaste et devote qui fust au pays” (IV, 35, 255), tomba amoureuse d'un cordelier, et „ce feu,

⁸ Mépris d'ailleurs peu motivé – cf. N. Cazauban, *op. cit.*, p. 214.

soubz tiltre de spirituel, fut si charnel que le cueur qui en fut embrasé brusla tout le corps de ceste pauvre dame" (IV, 35, 256). Gardons-nous pourtant de nous émouvoir de cette épithète semble-t-il pleine de compassion. La dame n'a pas reconnu son mari qui s'est déguisé en cordelier, et „la pauvre sotte [...] comme femme hors du sens, le courut embrasser" (IV, 35, 257), ce qui finit par une bastonnade. Comme le mari, pour remettre sa femme dans le droit chemin, continue son intrigue, il invite le cordelier chez eux et le supplie „d'avoir pitié de [sa]pauvre femme, laquelle depuis huit jours [...] est possédée du malin esperit, de sorte qu'elle veult mordre et esgratigner tout le monde" (IV, 35, 258). De ces épithètes trois fois répétées, chacune exprime un autre sentiment: la première – la compassion ironique, la deuxième – le mépris, la troisième – la compassion hypocrite. Le „pauvre paige", menacé d'être bien battu s'il ne rend pas „les lectres que sa maistresse escripvit au prescheur", profite de la compassion sincère du narrateur qui se rend compte de son déchirement entre ses obligations à l'obéissance. Un jeu analogue de pitié et de mépris se laisse sentir à l'occasion d'une vieille dévote qui, dans le récit de Geburon, a voulu mettre une chandelle allumée au front d'un homme endormi qu'elle prit pour un gisant. Cette vieille dévote qui n'est pas sans doute riche, mais qui est ignorante et illetrée inspire la commisération d'Oisille: „Pensez que la pauvre femme cuydoit avoir faict ung beau present à Dieu"; elle a peut-être „plus d'amour à Dieu que ceulx qui donnent les grandz torches, car, comme dict l'Evangile, elle donnoit de sa necessité" (VII, 65, 389). Cependant, ce dit Saffredent, la sottise des femmes ne doit pas être agréable à Dieu qui est la „souveraine sapience". Dagoucin, lui aussi, est convaincu que „ces pauvres sottes" (il met donc notre vieille dévote dans leur rang) ne font pas leurs offrandes dévotes dans l'intention que leur attribue Oisille.

Une „pauvre sotte" fut celle qui s'est révélée crédule, une „pauvre sotte" est maintenant celle qui est superstitieuse. On pourrait invoquer encore une autre folle, celle qui ne se respecte pas, à savoir „ceste pauvre vefve" que de Ryant a trouvée dans les bras de son palefrenier et que le volage Hircan prend en pitié puisqu'il se rend compte de „la difference qu'il y a d'un gentil homme, qui toute sa vie a porté le harnoys et suivy la guerre, au pris d'un varlet bien nourry" (II, 20, 155). Le narrateur (Saffredent) plaint „le pauvre gentil homme" qui s'est révélé si crédule, il plaint aussi „la pauvre femme" surprise en flagrant délit. Celle-ci, incapable de donner une autre réponse „sinon de mectre la main devant son visaige", doit être si malheureuse qu'elle l'incite à une commisération compréhensive: „Car, puisqu'elle ne pouvoit couvrir sa honte, couvrit-elle ses oeilz, pour ne veoir celuy qui la voyoit trop clairement" (II, 20, 154). Pour Longarine, en effet, elle n'est qu'une „pauvre malheureuse" dont le cas n'autorise pourtant point à des généralisations fâcheuses pour les femmes.

C'est Longarine encore qui raconte l'histoire d'une bourgeoise de Tours qui, trompée par son mari avec une métayère, a su le faire retourner à elle. Le voyant revenir morfondu de la métairie, „la pauvre femme avoit assez à faire à le guarir” (IV, 38, 270). Certes, la situation d'une épouse trompée n'est pas facile à supporter, surtout si le mari revient exténué de ses rendez-vous, mais notre héroïne ne rend pas les armes. Elle va chez sa rivale pour lui dire qu'elle est „mal contante de ce qu'elle [...] traictoit son mari si mal, qu'il s'en retournoit tousjours morfondu” et que la chambre où il couchait était „si froide et salle et mal en point, qu'elle en eust pitié” (IV, 38, 270). On comprend la confusion de la coupable. „La pauvre femme, tant pour la reverence de sa dame que pour la force de la verité, ne luy peut nyer le fait, duquel elle luy requist pardon” (IV, 38, 270). Y a-t-il pourtant une raison de la prendre en pitié?... à ce moment ou ensuite lorsque „la pauvre femme [...] dist [à son amant] en pleurant, que c'estoit sa femme, qui avoit eu tant de pitié de son mauvais traictement” (IV, 38, 271)? De nouveau on la traite de pauvre et, ce qui plus est, la narratrice la fait pleurer. Mais le cas de la métayère n'intéresse pas les devisants. Elle n'est pas sans doute riche, elle ne manque pas toutefois de sensibilité pour se rendre compte de la fausse position où elle s'est trouvée: humiliée par la bonté de la dame, elle en est honteuse et confuse. C'est à Longarine, „intelligente et hypersensible”⁹, de la comprendre et de la prendre en pitié.

À la pitié inclinent les victimes de la lubricité des mâles, car, dans le monde de l'*Heptaméron*, on ne fait pas de cérémonies avec les femmes. Peu nombreuses sont celles qui, comme l'héroïne de la 42^e nouvelle, ne se laissent pas mettre „en ranc des pauvres malheureuses”, victimes de la brutalité des amours princières ou monacales. La jeune religieuse de la 72^e nouvelle n'a pas sans doute la formation morale ou intellectuelle de la soeur Marie Héroët. „Ensevelissant” un mort en compagnie d'un moine, „la pauvre fille ententivement escoutoit ses devotz propos, et le regard[ait] les larmes aux oeilz”. Peut-être trop attentivement parce qu'il y „prit si grant plaisir, que, parlant de la vie ad venir, commença à l'ambrasser”. „La pauvre fille”, dit encore une fois Dagoucin pour souligner la simplicité de celle-ci et son esprit naïf, „escoutant ces propos, et l'estimant le plus devost de la compaignie, ne l'osa refuser” (VII, 72, 425). Une fois commencée, l'oeuvre de démoralisation continue, car „la sottie religieuse” croit plus en son séducteur, qui la confesse et qui l'absout, qu'en Dieu. Les devisants reprennent le ton de compassion du narrateur et font ressortir la pauvreté morale et spirituelle des „pauvres gens”, tels que cette jeune religieuse.

„Le pauvre beau pere” de la 46^e nouvelle encourt cette épithère ironique d'Oisille, car la femme qu'il essaya de surprendre „le gecta du hault en

⁹ M.-M. de La Garanderie, *op. cit.*, p. 55.

bas". „Pour parfaire sa malice", il s'en alla chez une demoiselle qui „aymoit les Cordeliers sur toutes gens" et qui avait une très jolie fille. „La pauvre damoiselle [= du nombre de ces femmes naïves et crédules dont les devisants ont parlé plus haut], croyant qu'il fust homme de bien, le pria de la vouloir corriger" puisqu'elle aimait dormir trop longtemps. Il le fit si bien que „la pauvre fille [seule dans sa chambre en haut], en s'esveillant, ne sçavoit si c'estoit homme ou diable; et se mit à crier [...], appelant sa mere à l'ayde" (V, 46, 310), mais celle-ci, au bas de l'escalier, incitait le cordelier à la „battre" encore plus. Cette mère imprudente profite, semble-t-il injustement, de la compassion de la narratrice. Parlamente „la confesse une des sottes meres qui oncques fut", mais sa fille, victime innocente de la lasciveté d'un moine, ne trouve chez les devisants aucun mot de compassion. Un autre volontaire pour corriger les jolies filles apparaît dans le récit de Simontault, dans la 45^e nouvelle „Craignant que sa femme ne le sceut", un tapissier de Tours, amoureux de sa chambrière, suggère qu'il faudrait lui bailler les Innocents. „La pauvre femme, qui n'y pensoit en nul mal, le pria d'en vouloir faire l'execution". Les verges trempées dans la saumure font l'impression „en sorte que sa pauvre femme eut plus de pitié de sa chamberiere, que de doubte de son mary" (V, 45, 305). On voit que „la pauvre femme" voisine ici de plus près avec „une sottie femme". En effet, la candeur naïve de cette épouse trop crédule causa les quiproquos les plus invraisemblables. „Innocentée" d'une manière fort insolite, „la pauvre chamberiere" se plaint à sa maîtresse, mais celle-ci, „cuydant que ce fust à cause des verges", approuva le comportement de son mari. Cette chambrière n'est pas sans doute plus raisonnable que la jeune religieuse de la 72^e nouvelle. „Voiant que sa maistresse approuvoit ung tel cas, pensa que ce n'estoit pas ung si grand peché qu'elle cuydoit" (V, 45, 306). La pitié qu'elle s'attire de la part du narrateur a une double source: son maître l'a violée, la sottise de sa maîtresse lui a ôté le sens moral. De „ces pauvres femmelettes" (Appendice, 1, 430), une histoire encore, racontée par Ennasuite: puisqu'un nouveau marié „ne voulut laisser la dance", un cordelier prend sa place dans le lit de la jeune épouse. Revenu pour se coucher, „le pauvre mary [...] fut bien estonné" de reproches de sa femme, car „la pauvre fille [...] ne demandoit que le repos" (V, 48, 316). Comme toujours, les précisions réalistes permettent de motiver le sens de l'adjectif, en l'occurrence la compassion amusée de la narratrice, inspirée par le cas du jeune marié, puni pour avoir été tellement „affectionné" à la danse „qu'il sembloit qu'il eut oblyé sa femme" (V, 48, 316). Le cas de la jeune mariée, sauf un mot compatissant de la narratrice, passe sans commentaire. Les devisants se concentrent sur la critique de „ces fascheux cordeliers" qui „font des choses que les aventuriers auroient honte de faire". Hircan cependant, qui ne sous-estime pas les privations du célibat,

soutient qu'on peut excuser „le pauvre Cordelier d'avoir prins sa necessité où il l'a pu trouver" (V, 48, 317). Les „villénies" des „fascheux cordeliers" étant un sujet inépuisable, il ne manquera pas d'y revenir. Un „beau perc", pour s'emparer de l'argent qu'une devote dame bailleroit à son gendre, fait le mariage de sa fille avec un sien compaignon" (VI, 56, 348 – Argument). Cette histoire, où Hircan n'a jamais employé l'épithète 'pauvre', invite Oisille à s'apitoyer sur „l'ignorance de [ces] pauvres femmes et à s'indigner contre la malice de ceux que l'on tient pour meilleurs que les autres hommes. Saffredent y trouve une bonne occasion de faire de l'esprit et de compatir avec „la pauvre fille qui avoit tant actendu ung mary", mais qui, „par ce moien, en pavoit avoir deux et sçavoit mieulx parler [...] de toutes hierarchies" (VI, 56, 351).

Il faut dire que certains laïcs ne sont pas moins inventifs que le religieux qui exerça les oeuvres de la chair auprès d'un cadavre. Une femme paraissait être à l'agonie. Son mari, qui „trouva sa pauvre femme si bas, [...] feit ung deuil le plus piteux du monde", mais „regardant qu'il n'y avoit personne dans la chambre que une jeune chamberiere assez belle et en bon poinct" (VIII, 71, 422), la jeta sur le lit, ce qui fit que sa femme recouvra la parole. Il est naturel qu'on prenne en pitié une agonisante. Vu la suite de l'histoire, la narratrice (Parlemente) est bien loin de compatir avec le mari, mais elle connaît trop bien la dépendance sociale de la chambrière. „La pauvre fille, qui en eut pitié, le reconforta, le priant de se vouloir desesperer, et que, si elle perdoit sa maistresse, elle ne perdist son bon maistre" (VIII, 71, 423). Sa naïveté inoffensive en face des plaintes mensongères et des manoeuvres de plus en plus pressantes de son maître „endolori" justifie pleinement la compassion de la narratrice.

Ils ne sont pas moins cruels. „La pauvre femme", une muletière d'Amboise aima mieux mourir de la main de son valet que de consentir à „sa meschante volonté". La scène du meurtre, lorsque la malheureuse „couroit si tost à l'entour d'une table [...] qu'il ne la pavoit prendre", et blessée, „se renforcea doublement à courir et fuyr" (I, 2, 19), explique le sens de l'épithète que la narratrice (Oisille) a donnée à son héroïne. C'est elle qui va raconter une autre histoire où la cruauté sauvage de l'homme se manifeste d'une manière plus bouleversante encore. „Le duc d'Urbain, contre la promesse faite à sa femme, feit pendre une siene damoyelle, par le moyen de laquelle son filz (qu'il ne vouloit maryer pauvrement) faisoit entendre à s'ame l'affection qu'il luy portoit" (VI, 51, 329 – Argument). „La pauvre fille", „ceste pauvre damoiselle", „ceste pauvre fille", „la pauvre damoiselle" reviennent successivement dans le récit pour apparaître encore au moment final où le duc, „obliant Dieu et l'honneur de sa maison, feit cruellement pendre ceste pauvre damoiselle" (VI, 51, 331). Bouleversée de tels „effectz de la malice quant elle est jointe à la puissance", la

narratrice ne passe pas sous silence le désespoir de „la pauvre duchesse, qui sur sa parole l'avoit tirée hors de sa franchise” et „qui sur sa foy voyoit mourir celle qu'elle desiroit de saulver” (VI, 51, 331). Elle n'oublie pas non plus „l'extreme deuil du pauvre gentil homme [...] qui ne faillit de se mectre en tout debvoir qu'il luy fut possible de saulver la vie de s'amy, offrant mectre la sienne en lieu” (VI, 51, 331). La narratrice abuse peut-être de l'épithète qui lui sert à exprimer sa compassion et sa pitié (7 fois sur 2 pages du texte), mais cette répétition n'introduit jamais de mauvais effets stylistiques.

A la pitié inclinent les situations où la misère de l'homme se fait voir dans sa laideur pitoyable. Pour n'avoir pas voulu appartenir au nombre de „pauvres brebis esgarées” que le prieur de Saint-Martin des Champs s'appropriait pour satisfaire sa convoitise, et pour avoir repoussé „plusieurs actes que fait ce bon religieux”, „fut ceste pauvre fille [la soeur Marie Héroët] long temps en tribulation” (III, 22, 183). Il fallut une intervention de la Reine de Navarre pour „venger l'innocence de ceste pauvre fille”. Par conséquent, „le pauvre homme (lequel ne trouva nulle excuse, sinon qu'il avoit soixante-dix ans), tout confus, se retira en son monastere, où il ne voulut plus estre veu de personne, et ne vesquit que ung an après” (III, 22, 185). L'épithète de „pauvre homme” accordée à un hypocrite execrable, qui s'était servi de tous les moyens malhonnêtes pour parvenir à ses fins, n'est pas sans nous étonner. Mise à côté de „ce bon religieux”, cette expression paraît exprimer une attitude ironique du narrateur. D'autre part, il faut tenir compte de la contrition du coupable et du sens moral que Geburon donne à cette histoire: „sans la grace de Dieu, il n'y a homme où l'on doibve croire nul bien, ne si forte tentation dont avecq luy l'on n'emporte victoire” (III, 22, 185). En bon chrétien, Geburon ne se permettrait peut-être pas d'ironiser à propos de la chute morale de son prochain – il lui inspire la pitié. Ajoutons néanmoins qu'une variante du texte remplace „le pauvre homme” par „le prieur”.

De curieuses nuances sémantiques et émotionnelles de notre épithète paraissent dans l'histoire d'un mari „qui se reconcilye avec sa femme, après qu'elle eust vescu 14 ou 15 ans avec un chanoyne d'Authun” (VII, 61, 371) – Argument). Lorsque Saffredent nous relate que le chanoine „la poursuivyt si fort, que en la fin la pauvre malheureuse s'accorda à luy” (VII, 61, 371), on ne doute pas de sa réelle compassion pour la victime de ces manoeuvres illicites. On ne doute pas non plus de sa compassion pour „son pauvre mary qui estoit en merueilleuse peyne, n'espargnant bien ne chose qu'il eust, pour la secourir” lorsque, obligée à revenir à la maison après sa première fuite, elle feignait d'être malade. A plaindre sont aussi „deux pauvres vielles, qui en sa santé l'avoient longuement gardée” et qui „ne se doubans plus de la perdre, sinon par mort” (VII, 61, 373), ne supposaient

même pas qu'en demandant l'extrême onction elle préparait une nouvelle fuite. Ce qu'elle fit, la nuit, „toute en chemise et nudz piedz”, en se cachant, le jour venu, „tout le corps dedans ung maraiz et la teste entre les jongs”, tandis que „le pauvre mary la cherchea par toute la ville d'Authun” (VII, 61, 374). Quelle que fût la méchanceté de cette femme, Saffredent est frappé par la force de sa résolution: „Et qui ne sçauroit comment le feu d'enfer eschauffe ceulx qui en sont rempliz, l'on debvroit estimer à merveille comme ceste pauvre femme, saillant d'un lict bien chault, peut demorer tout ung jour en si extreme froidure” (VII, 61, 374). Il la voit „échauffée du feu d'enfer”, mais en même temps elle lui fournit un exemple de dégradation de l'être humain, ce qui l'incite aussi bien à la condamnation qu'à la pitié. Tels sont sans doute ses sentiments lorsqu'il raconte ensuite que la Régente et la Reine „envoierent querir ceste pauvre malheureuse, laquelle ne se cachoit poinct, car elle avoit changé sa honte en gloire d'estre dame de la maison d'ung si riche homme” (VII, 61, 375) – les remontrances de la Régente, „qui deussent avoir faict pleurer une femme de bon entendement”, ne l'ont pas fléchi: „ceste pauvre femme” eut l'audace de se glorifier d'avoir vécu si vertueusement avec son chanoine „qu'il n'y a personne vivant qui [l]'en sceut reprendre” (VII, 61, 375). Les devisants semblent partager les sentiments du narrateur D'après Oisille, „ceste femme estoit bien malheureuse, mais aussy fut-elle bien pugnye de venir devant telz juges” que la Régente. D'après Parlamente, elle est une „pauvre creature” qui „se chastia plus par la prison et l'opinion de ne plus veoir son chanoine, qu'elle ne fait pour remonstrance qu'on luy eut sceu faire” (VII, 61, 376). Rappelons ici que, d'après le narrateur, „sa meschante amour” est devenue pénible au chanoine puisqu'il délibéra „de jamais ne la reprendre, mercyant les dames [= la Régente, la Reine et la duchesse d'Alençon] de ce qu'elles luy avoient gecté ung diable de dessus les espaulles” (VII, 61, 376). Et Simontault de tourner tout en plaisanterie: revenue chez son mari, „gaingna ceste bonne dame en tous ses marchez”, car „le chanoine avoit quatre vingtz ans, et son mary estoit plus jeune qu'elle” (VII, 61, 376). „Pauvre malheureuse”, „pauvre femme” échauffée du feu d'enfer, „pauvre creature”, „diable jeté de dessus les espaulles” et enfin „une bonne dame” – voici les glissements sémantiques de l'adjectif 'pauvre' qui accompagnent les folles amours de cette femme.

Dans la 60^e nouvelle une autre femme qui a abandonné son mari pour vivre tranquillement avec un chantre joue la scène de sa mort et fait organiser son enterrement. Les femmes qui assistèrent à l'extrême onction „pleuroient de veoir sa devotion, louans Dieu qui par sa bonté avoit eu pitié de ceste pauvre creature”. Et „fut ensepvelye ceste pauvre malheureuse [...] et fut portée jusques à la fosse que le chantre avoit faict faire” (VI, 60, 367). Le veuf se remaria. Le narrateur (Geburon) réagit émotionnellement

à tous ces événements Aussi plaint-il „ce pauvre homme” qui épousa une femme „de si mauvais gouvernement”. Il plaint „le pauvre mary” qui cherchait à „recouvrer sa brebis perdue” et lui écrivait pour la prier de retourner chez lui. Il le plaint lorsqu’il apprit que sa première femme n’est pas morte et lorsque „fut contrainct ce pauvre homme [de] laisser la bonne [= nouvelle épouse] pour pourchasser la mauvaise [= celle qui l’a abandonné]” (VI, 60, 368). Le drame frise la comédie, car tous les deux s’y opposent d’un commun accord – c’est le chantre qui dut obéir aux autorités ecclésiastiques. „Ainsy, chassée de tous costez, se retira la pauvre malheureuse où elle devoit mieulx estre traictée de son mary qu’elle n’avoit merité” (VI, 60, 368). Certainement Geburon la croit telle. Il compatit aussi à son mari, mais il le rend responsable de toutes ces complications, car „si le pauvre mary eust esté bien vigilant après sa femme, il ne l’eust pas ainsy perdue” (VI, 60, 368). Les devisants, ce qui étonne un peu, sont bien loin de vouloir discuter le cas de ces doubles époux, personne ne commente pas non plus le verdict imposé par l’Eglise. Au contraire: lorsque Dagoucin s’élève contre les femmes qui abandonnent „ung mary honneste ou ung amy, pour un prebstre, quelque beau et honneste que sceut estre” (VI, 60, 369), Hircan lui demande avec humour de ne pas parler de „nostre mere sainte Eglise”, attendu que „c’est grand plaisir aux pauvres femmes crainctives et secrettes de pecher avecq ceulx qui les peuvent absouldre” (VI, 60, 369). Honny soit qui doute de la sincérité de sa compassion pour elles!

Compassion ironique et amusée, certes... Celle-ci colore souvent l’esprit de l’*Heptaméron*, bien que les situations présentées par les narrateurs ne soient pas toujours comiques. Dans l’histoire des deux cordeliers qui, „passans la riviere [...], voulurent prendre par force la bateliere qui les passoit” (I, 5, 35 – Argument), Geburon ne fait aucune allusion à l’état matériel de celle-ci. Pour faire ressortir la pointe morale, il s’adresse aux dames et fait remarquer que „si ceste pauvre bastelliere a eu l’esperit de tromper l’esperit de deux si malitieux hommes”, les femmes „qui ont tant leu et veu de beaulx exemples” (I, 5, 37) ont moins de mérite si elles gardent leur vertu que „celles qui ne savent rien, qui n’oyent quasi en tout l’an deux bons sermons, qui n’ont le loisir que de penser à gaingner leurs pauvres vyes” (I, 5, 37). Pour développer sa leçon morale, le narrateur n’a eu aucun intérêt à opposer les femmes pauvres et les femmes riches, mais les femmes de simple état et les femmes nobles. Les deux „malitieux hommes” ne méritent sans doute pas notre compassion, néanmoins le narrateur fait semblant de prendre en pitié „ces deux pauvres religieux” lorsque, laissé chacun sur son île, ils se jettent à genoux et prient la bateliere de les „mener au port” ou lorsque „ces pauvres freres” voient accourir ceux qui veulent les prendre „comme deux loups enraigez”. On peut se demander si, en vrai chrétien, sensible à l’infortune de l’homme, fût-elle méritée, il ressent de la pitié envers eux, ou bien s’il y a là de la compassion amusée de leur cas, ou

bien si ce sentiment est accompagné de mépris. Pour répondre avec certitude, il faudrait entendre le ton de sa voix. Aucun doute là-dessus lorsqu'on lit, dans la 7^e nouvelle (racontée par Hircan) que le rusé marchand, pour détourner l'attention de la mère du rendez-vous qu'il a eu avec sa fille, „gecta la pauvre femme vielle sur une couchette”. Appelés par ses cris, ses „varletz et chamberieres [...] à force de bras, osterent ceste pauvre vielle d'entre les mains du marchand, sans que jamais elle peust sçavoir l'occasion pourquoy il l'avoit ainsy tormentée” (I, 7, 42). La peur de la vieille femme qui „eust passé le chemyn qu'elle craingnoit que sa fille marchast” (I, 7, 42) nous fait la plaindre, autant qu'elle nous amuse. Tel est aussi le cas du mari qui, dans la 8^e nouvelle, s'est fait cocu lui-même. „Qui fut bien desesperé, ce fut ce pauvre mary, voyant sa femme tant saige, belle et chaste, avoir esté delaissée de luy pour une qui ne l'aymoit pas” (I, 8, 46). Longarine voit peut-être trop en rose ces remords du renard qui s'est pris dans son propre piège. D'autre part, elle ne manque pas de se faire une joie de taquiner Hircan et Saffredent en disant qu'ils devraient „avoir belle peur” de s'exposer à une pareille punition, ce qui lui attira un reproche qu'„en lieu de faire rire la compaignye”, elle met „ces deux pauvres gens en collere” (I, 8, 47). En effet, on sourit à l'idée du malheur de ces deux pauvres innocents qui n'ont jamais touché une chambrière.

La compassion amusée de Nomerfide pour „la pauvre dame de Roncex pressée d'aller à ses affaires” (II, 11, 88) ou pour „le pauvre laboureur” trompé par sa femme avec le curé (III, 29), de même que pour „les deux pauvres freres”, qui se sont mépris sur le sens que le boucher donnait au mot „cordelier” (IV, 34), est hors de doute. Mais le rire n'exclut pas le sérieux: la narratrice n'oublie pas de suggérer les causes de l'infidélité de la jeune épouse du laboureur et de glisser un petit mot que les ennuis des ‘pauvres’ cordeliers viennent de leur „envye d'escouter ce que le mary disvit à sa femme estans dedans le lict” (IV, 34, 250). Son sourire compatissant accompagne une „pauvre femme” que son mari négligeait et qui, pour „changer la complexion” de celui-ci, se servit d'une „poudre” administrée par le pharmacien. Malheureusement, la femme de celui-ci souffrait le même mal et appliqua la même drogue à son mari. Par conséquent, le „pauvre apothiquaire” „s'aperceut de l'effet, qu'il cuyda appaiser avecq sa femme; ce qu'il ne fut possible” (VII, 68, 396) – „le pauvre homme” dut reconnaître „avoir esté justement pugny de faire tumber sûr luy la mocquerie qu'il preparoit à aultruy” (VII, 68, 397).

Longarine, elle aussi, ne manque pas d'occasion pour s'amuser au dépens des maris infidèles. Une dame, dont le mari „trouvoit mauvais qu'elle avoit des serviteurs”, „l'espia si bien” qu'elle s'aperçut qu'il cherchait à séduire sa chambrière. Le rendez-vous organisé en connivence avec cette fille servit à le compromettre; „le pauvre gentil homme” dut mettre beaucoup de peine „à l'asseurer de l'amitié qu'il luy portoit” (VI,

59, 364). Elle ne s'amuse pas moins de l'infortune d'une autre dame qui se laissa prendre de force craignant que son agresseur ne raconte mensongèrement qu'elle „l'avoit envoyé querir” et qui, en relatant une aventure d'amour d'une autre, laissa échapper qu'elle parlait d'elle même. „La pauvre damoiselle” cherchait à réparer sa bévue, mais son honneur „estoit vollé desja si loing, qu'elle ne le pouvoit plus rappeler”. „Je vous assure”, ajoute la narratrice, „que si elle eut grand desplaisir à faire ung tel acte, elle en eust voullu avoir perdu la memoire” (VII, 62, 378). Le verdict paraît trop sévère pour qu'on puisse supposer que la narratrice compatit avec son héroïne. L'épithète qu'elle lui appliqua a un sens ironique, car elle ne semble pas approuver „celles qui sont vaincues en plaisir” (V, 43, 301). D'autre part, la femme, dont „un milhor d'Angleterre fut sept ans amoureux [...] sans jamais luy en auser faire semblant” (VI, 57, 353 – Argument), s'attire une sorte de pitié compréhensive de Saffredent. Si „ceste pouvre dame” retira sa main que le milhor avait mise sur son coeur, c'est qu'„elle cuydoit qu'il peust trespasser, et l'on dist qu'il n'est rien que les femmes ayent [= haïssent] plus que de toucher les mortz” (VI, 57, 355). Autrement dit, il la plaint d'avoir eu un serviteur si peu audacieux. A noter que Parlamente qui transmet cette histoire par l'intermédiaire d'un autre narrateur ne semble pas compatir avec l'amoureux sentimental.

Dans la 53^e nouvelle, l'exposition de l'action paraît déjà ambiguë. Est-ce qu'on peut prendre au sérieux le portrait du prince de Belhoste dont on dit qu'il aimait sa femme et „la traictoït autant bien que mary [le] peut faire”, et „quant il en aymoït quelqu'une, il ne luy celloït poinct, sçachant qu'elle n'avoit volonté que la sienne” (VI, 53, 336)? Cependant nous apprenons bientôt que, en vérité, la princesse, „en lieu d'estre marrye que son mary [...] aymast [Mme de Neufchastel], se rejouyssoit de le veoir adresser en si honneste lieu remply d'honneur et de vertu” (VI, 53, 336). Est-elle donc une épouse soumise jusqu'à perdre sa dignité, ou bien assiste-t-on à des amours conformes à la doctrine platonicienne? Mais cet amour pur, si tel fut le cas, prend bientôt des aspects assez inquiétants. En effet, un certain monsieur de Cherioltz se met à poursuivre Mme de Neufchastel, ce qui ne plut point au prince de Belhoste „pource qu'il luy sembloit que ung homme de si pauvre lieu et de si mauvaise grace ne meritoit poinct avoir si honneste et gratieux recueil” (VI, 53, 337). Il faisait donc des remontrances à sa dame, ce qui, à son tour, n'a pas plu à celle-ci. Qui pis est, elle promit à Cherioltz de l'épouser. Puisque celui-ci continue à fréquenter la maison de Madame de Neufchastel, le prince réagit avec plus d'énergie. Il vaudrait mieux que la dame épouse Cherioltz „que d'en mectre tout le monde en soupson”; dans ce cas, lui, le prince de Belhoste, la laissera faire et „[se] retirera de la bonne volonté qu'[il lui a] portée” (VI, 53, 337). L'amoureux platonisant parle en ami soucieux de l'honneur et de la réputation de sa belle. Est-il sincère? N'est-ce pas la jalousie, dont il ne se rend même pas

compte, qui parle? En tout cas, nous parvenons à un moment particulier de l'action. „La pauvre dame se print à pleurer, craignant de perdre son amitié; et luy jura qu'elle aymeroit mieulx mourir que d'espouser le gentilhomme dont il luy parloit” (VI, 53, 338). Certes, de telles explications lui devaient être pénibles, ce qui peut inciter à la plaindre, mais la situation où elle s'est trouvée n'est pas dramatique. Si elle craignait de perdre „l'amitié” du prince, maintenant elle n'en a plus de raison, car le prince lui a promis de la défendre contre l'importunité de Cherioltz. Ce qui la fait plaindre, et Ennasuite en est pleinement consciente, c'est que, d'un côté, elle ne veut pas perdre „l'amitié” du prince et, de l'autre, elle voudrait épouser Cherioltz. Elle est à plaindre car elle se trouve dans une fausse situation et n'a pas le courage de dire la vérité. Ce qui devait aggraver son cas, c'est que le prince a tenu sa promesse. Pour faire peur au gentilhomme qui n'a cessé de fréquenter sa dame, il a organisé un guet-apens. Ainsi l'a-t-il d'abord rendu ridicule, puis il l'a obligé à renoncer à ses amours. Qu'on ne se laisse pourtant pas tromper par les apparences. Aime-t-on „honnestement” si l'on se promène „jusques environ trois heures après minuyct” pour voir qui sortira de la chambre de „s'amyé”? Aime-t-on „honnestement” si l'on rit ensuite avec sa femme trop crédule „aux depens des pauvres gens”, à savoir cette „amyé”, jusqu'à présent réputée pour „lieu remply d'honneur et de vertu”, et le gentilhomme qui, en fuyant, la laissée sa „cappe”? Les devisants, il est vrai, n'en rient pas, mais Ennasuite qui a voulu démontrer que par trop dissimuler une petite faute, on tombe en une plus grande, leur demande de juger „s'il n'eut pas mieulx vullu à ceste pauvre dame d'avoir parlé franchement à celluy qui luy faisoit tant d'honneur de l'aymer et estimer, que de le mectre par dissimulation jusques à faire une preuve qui luy fut si honteuse” (VI, 53, 340). La compassion de la narratrice prend une nuance de réprobation évidente. Ne voit-elle pas que la nouvelle qui blâmait la dissimulation des femmes dénonçait en même temps la tyrannie des grands qui voulaient régenter la vie sentimentale des femmes de cour? C'est que la situation de Madame de Neufchastel fait penser, mutatis mutandis, à celle de Rolandine, et Cherioltz (qui craint tellement de s'opposer à la volonté du prince) rappelle le jeune prince qui, dans la 15^e nouvelle renonça à son amour pour obéir au roi. Et que dire de l'image, peut-être consciemment ironique, de l'amour „honneste” du prince de Belhoste, amour qui, au fond, n'est qu'un jeu de prince aux dépens d'une femme désireuse de se remarier.

Un jeu pareil a lieu dans la 18^e nouvelle. „Pour experimenter la patience, fermeté et amour de son serviteur, sa dame luy octroya ce qu'il demanda”, à savoir „de parler à luy, dans ung lict, tous deux couchés en leurs chemises”, à condition „qu'il luy ne demandast riens davantaige, sinon la parolle et le baiser” (II, 18, 138). Puisqu'il fut sorti victorieusement de

cette épreuve, dont elle fut „plus esmerveillée que contente”, elle lui demanda, pour dissimuler le vrai objet de ses soupirs, de feindre l'amour pour sa chambrière. Qui plus est, elle l'invita de nouveau chez elle, mais elle ordonna à cette jeune fille de prendre sa place dans le lit. Si étranges que soient ces épreuves, la dame ne s'attire aucune réprobation du narrateur (Hircan). Au contraire, elle lui semble être à plaindre, car „la forteresse de son cueur, où l'honneur demeure, fut ruynée de telle sorte que la pauvre dame s'accorda en ce dont elle n'avoit point esté discordante” (II, 18, 138). Sa compréhension pour ses scrupules, si elle les a eus, n'est-elle pas pourtant un peu gratuite? Il ne semble même pas s'étonner de conditions qu'elle a imposées à son soupirant, et ce n'est qu'à l'occasion de la seconde épreuve qu'il le traite de „pauvre serviteur”. Sans trop de conviction peut-être ou avec une nuance ironique, car il souscrit sans doute à l'opinion de Simontault qui estimait cet amoureux trop patient „à la première fois sot et à la dernière fol”. Nul doute, par contre, quant à sa compassion pour „la pauvre fille” qui „voyant [ce gentilhomme escolier] tant beau et bien parlant, creut sa mensonge [...], et l'ayma autant comme si elle eut esté bien fort aymée de luy” (II, 18, 139). Certes, „le récit, qui nous montre la dame „contante et esbahye” après cette épreuve, ne dit rien de celle qui en fut la victime”; elle disparaît, „et il n'est pas un seul des devisants [...] pour s'en inquiéter”¹⁰. La compassion du volage Hircan pour cette jeune fille est pourtant à retenir.

* * *

Il est temps de se demander si les résultats de cette recherche de divers sens d'un vocable dans l'*Heptaméron* tournent au profit de la connaissance de l'oeuvre de la Reine de Navarre et, par conséquent, méritent un peu d'attention. C'est que, il n'y a aucun doute à cet égard, les nuances sémantiques de ce vocable que l'on y a relevées n'ont pas enrichi les renseignements que l'on peut trouver dans les dictionnaires. 'Pauvre', c'est-à-dire miséreux, nécessaireux; 'pauvre', c'est-à-dire maigre, stérile; 'pauvre', c'est-à-dire misérable; 'pauvre' = qui inspire la pitié, pitoyable, malheureux – toutes ces significations se retrouvent dans l'*Heptaméron*. La situation matérielle de certains protagonistes fait parler aussi bien des „pauvres mendiants” (VI, 55) que des „pauvres vestemens” (V, 41), des „pauvres lieux” (V, 41) que du „pauvre couvent” (VIII, 72), des „pauvres vieilles femmes” que des nobles pauvres ou des pauvres roturiers, mais le mot pris au sens propre apparaît rarement. Une seule fois on rencontre cet adjectif dans le sens de „stérile” (II, 13). Une autre fois, lorsque le „milhor d'Angleterre” nous dit que le seigneur de Montmorency peut trouver

¹⁰ *Ibidem*, p. 61.

étrange qu'il a si richement „accoustré ung pauvre gand” (VI, 57), il paraît que l'on peut remplacer le „pauvre” par le „simple”. De ces significations diverses, et notre enquête l'a pleinement démontré, le sens figuré avec ses nuances émotionnelles est le plus fréquent.

Pour parvenir à cette conclusion, semble-t-il simple, pour ne pas dire „pauvre”, fallait-il pourtant invoquer tant de nouvelles, citer tant de passages? Rien de plus dangereux, il est vrai, que la méthode adoptée ici, mais pour saisir différentes significations que le vocable qui nous intéresse peut exprimer, il faut l'examiner dans son contexte; et pour la prise de conscience de la dominante, un échantillonnage d'un petit nombre de textes resterait insuffisant. Pour l'*Heptaméron*, comme on l'a vu, le sens le plus fréquemment introduit par l'adjectif „pauvre” est celui de malheureux, pitoyable, lamentable ou misérable, à savoir les significations émotionnellement si nuancées qu'il serait impossible de les déterminer en dehors de la situation du protagoniste où ce vocable apparaît. Cette nécessité de tenir compte du contexte dont l'adjectif en question tire sa valeur sémantique et émotionnelle est d'autant plus absolue que c'est le ton qui fait la chanson, et que, pour saisir ce ton dans un texte transmis par écrit, il faut connaître, si peu que ce soit, la manière de se comporter, les idées morales ou philosophiques et le caractère de celui qui parle. Il faut prendre en considération aussi bien les acceptions que donnent au vocable examiné les narrateurs ou les devisants pendant la discussion que celles que lui donnent les protagonistes.

Ainsi a-t-on vu que 'pauvres' sont dans l'*Heptaméron* ceux qui inspirent la pitié ou la compassion: les maris trompés et les femmes mal aimées ou négligées, les hommes malheureux en amour, les femmes-victimes de divers drames passionnels ou de la tyrannie des grands, les femmes ou les jeunes filles-victimes de la brutalité érotique des mâles, les chambrières et les serviteurs entraînés dans le tourbillon des infortunes de leurs maîtres ou maîtresses, même les moines obligés au célibat. 'Pauvres' sont encore ceux ou celles qui provoquent une compassion amusée ou ironique: les maris trompés – victimes de leurs propres tromperies, les moines lascifs qui tombent dans leurs propres pièges, les pauvres sottes sensuelles qui se laissent abuser. 'Pauvres' sont, à savoir misérables, les femmes „vaincues en plaisir” et tous ceux qui font voir la fragilité morale de notre nature. 'Pauvres' sont enfin ceux ou celles qui font voir la laideur morale de l'homme: les moines criminels et hypocrites, les femmes infidèles, endurcies dans le mal de leurs „meschantes amours”. En somme, toute une revue de malheurs et d'infortunes, toute une revue de créatures humaines dont les cas plus ou moins „piteux” appellent la pitié et la commisération, la compassion amusée ou ironique, ou le mépris. Il convient de rappeler encore que, dans le même texte, le même adjectif peut se colorer de diverses nuances.

De différentes acceptions de 'pauvre', le sens de „digne de pitié ou de compassion” apparaît donc dans l'*Heptaméron* le plus souvent comme si la pitié et la compassion étaient les plus importantes dans l'ordre naturel des choses. Le vocable ancré dans le domaine linguistique glisse vers celui de la morale pour y apparaître comme une force régulatrice des relations interhumaines. Si l'*Heptaméron* peut être considéré comme „une suite d'histoires relatant la lutte entre les passions et la raison”¹¹, si la Reine de Navarre est trop lucide pour ne pas apercevoir le déchirement de l'homme entre le spirituel et le charnel, il n'y a qu'un seul résultat de cette lutte et de ce déchirement: la misère de l'homme qui fait pitié dans ses passions et dans sa fragilité morale. Certes, dans le monde d'élite de l'*Heptaméron*, la morale n'est pas la même pour tous, car elle est différente pour les hommes et pour les femmes, pour les princes et pour les roturiers, la misère de l'homme tombe en partage à tous. Le problème fondamental de la poésie religieuse de la Reine est d'opposer la grandeur du Tout divin à Rien qu'est la créature humaine; une fois encore le résultat de cette opposition est la conscience de la misère de l'homme, qui ne peut inspirer que la pitié ou la compassion que l'on doit à nos prochains comme le montre le comportement des narrateurs dans l'*Heptaméron*. Ainsi le vocable „pauvre”, dont la Reine s'est servie tant de fois, est devenu un des mots-clés, qui reflète sa sensibilité et son âme naturellement chrétienne (*anima naturaliter christiana*) – l'*Heptaméron* continue la leçon morale de sa poésie religieuse.

Université de Łódź

Kazimierz Kupisz

„CI 'BIEDNI' ZAŚLEPIENI MIŁOŚCIĄ”
(O RÓŻNYCH ZABARWIENIACH PRZYMIOTNIKA „BIEDNY”
W *HEPTAMERONIE*)

Ten pojawiający się przeszło 200 razy w tekście przymiotnik nie jest bynajmniej świadectwem ubóstwa językowego autorki, ale świadczy o zasługującej na baczniejszą uwagę różnorodności jego zabarwienia znaczeniowego lub uczuciowego. Analiza 50 nowel, bowiem aż w tylu występuje, prowadzi do wniosku, że choć nie pojawia się w innych niż powszechnie spotykane w słownikach znaczeniach, znaczenia przenośne stanowią w nich dominantę stylistyczną. Jeśli w znaczeniu dosłownym (ubogi, niemający) występuje stosunkowo rzadko, użyty w przenośni

¹¹ H. Vernay, *Les divers sens du mot „raison” – autour de l'oeuvre de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre*, C. Winter, Heidelberg 1962, p. 123.

(godzien litości, żaloszny, marny, nędzny), zabarwia się emocjonalnie w zależności od reakcji, jaką wywołuje przedstawiana sytuacja, oraz od stanowiska światopoglądowego, charakteru i usposobienia narratora, a często trzeba by słyszeć ton wypowiedzi, by móc rozstrzygnąć, czy przymiotnik ten wyraża szczerze współczucie bądź rozbawienie, ironię, a nawet pogardę. (Dla tłumacza stanowi to dodatkową trudność, którą tylko gruntowna znajomość świata i psychiki narratorów *Heptameronu* pozwoli usunąć). Z tych różnych zabarwień uczuciowych znaczenie „godzien litości czy współczucia” spotyka się najczęściej jakby litość i współczucie były w intencjach narratorów i samej autorki najwłaściwszą postawą wobec nędzy człowieka i busołą postępowania w stosunkach międzyludzkich. W ten sposób przymiotnik „biedny” staje się kluczem do zrozumienia osobowości *naturaliter christiana* autorki, co zarazem świadczy, że *Heptameron* jest kontynuacją jej poezji religijnej, przeciwstawiającej już od *Zwierciadła grzesznej duszy* małość i nędzę człowieka (*rien*) boskiej wszechmiłości i wszechmocy (*Tout*).

Kazimierz Kupisz